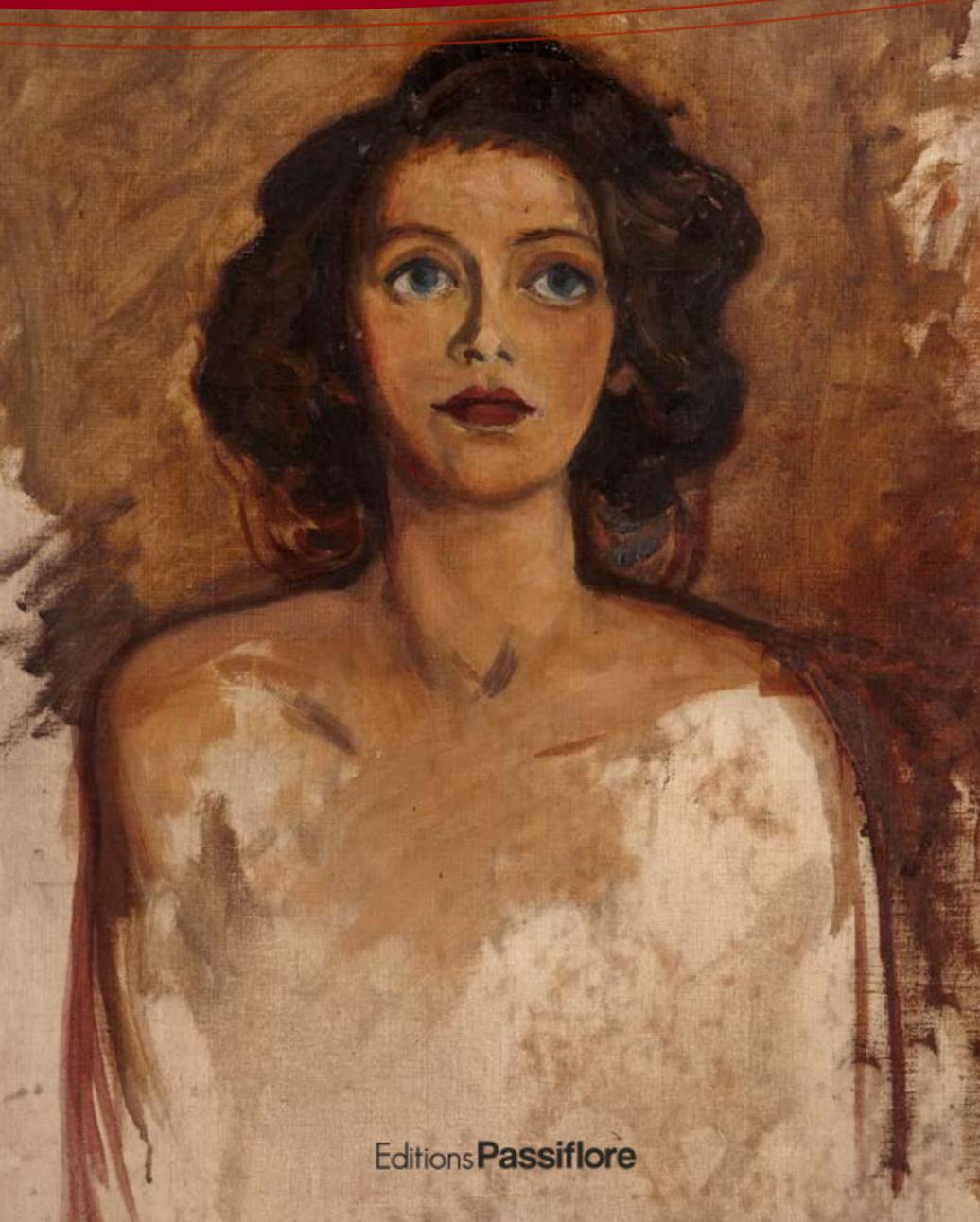


Jean-Louis Le Breton

Le libre choix de Clara Weiss

roman



Editions **Passiflore**

Jean-Louis Le Breton

Le libre choix de Clara Weiss

roman

Editions **Passiflore**

Mon père s'effiloçait dans ce service Alzheimer. Sa mémoire s'effritait et se barrait en bribes improbables, en bouts de phrases trouées, en rubans déchirés qui volaient au vent mauvais. Et ma vieille culpabilisait comme une folle :

— J'aurais pu le garder encore à la maison, répétait-elle à l'envi.

Oui, mais quand le toubib avait annoncé franco de port qu'une place se libérait, il avait fallu signer sans attendre qu'un autre déverrouillé de la caboche l'occupât.

— C'est à toi de décider, avais-je lancé. De toute façon, je te soutiendrai quel que soit ton choix.

Elle était dévastée, mais elle s'agrippait encore au bastingage. Le navire de son couple prenait l'eau de toutes parts depuis que mon père avait lâché la barre. Ce cargo rouillé de la vie dérivait comme une épave dans la tempête, mais elle tenait bon.

— Il faut que vous pensiez à vous, avait renchéri la psychologue.

Je trouvais ces deux blouses blanches plutôt apaisantes. Le toubib n'en faisait pas des tonnes dans le pathos et la psy ne s'enfonçait pas dans de fumeuses théories. Tout était simple : mon vieux avait largué les amarres depuis

un bon moment et il était temps de le mettre en cale sèche.

— Mais ça va si vite, murmurait ma mère en me cherchant du regard.

— M'man, ça va faire bientôt dix ans que ça dure...

Alors, elle avait paraphé le papier et j'étais soulagé pour elle. Le lendemain, on emmenait mon dabe dans sa nouvelle prison. Un bâtiment coquet, quasiment neuf, recroquevillé sur lui-même comme une coquille d'escargot, avec un jardinet exotique en guise d'axe de rotation. Il fallait attirer l'œil vers ce centre végétal pour oublier qu'à l'extérieur le monde continuait de tourner et de s'agiter furieusement. Un lit médical, une télé et un cadre avec des photos de famille. On l'avait assis dans le fauteuil comme sur le siège d'un car qui aurait foncé vers la mort.

— Tu dors où ? avait-il demandé à ma mère en voyant le lit.

— À côté, avait-elle biaisé.

Il n'avait plus jamais posé la question. Les premiers temps, on allait le voir tous les jours, puis tous les deux jours, puis tous les trois jours. Pour accéder au service, nous devons traverser le long couloir d'un autre bâtiment plus vétuste. Un mouroir pour vieux qui sentait l'urine et l'eau de Javel. Dans chaque chambre, une chaise roulante immobile et une créature racornie, fripée, ridée, édentée, qui s'accrochait au fil de la télévision en guise de perfusion.

— Je préfère mourir tout de suite plutôt que de finir comme ça, murmurait ma mère en s'agrippant à mon bras.

— Faut reconnaître que c'est glauque... Mais est-ce

qu'ils s'en rendent compte ?

Mon père, lui, ne se rendait plus compte de rien. Il avait le regard vide, ne répondait pas à nos questions ou nos sollicitations. On lui collait sous le nez les portraits de ses petits-enfants et arrière-petits-enfants. Il ne réagissait plus. Ouvrait un œil puis le refermait comme s'il était déjà parti dans un autre monde. Ce triste calvaire avait duré six mois alors que je m'étais préparé à l'endurer pendant plusieurs années. De son vivant, mon paternel était un gars joyeux, plein d'humour, pas méchant pour deux ronds. Un petit ingénieur sans grandes ambitions qui avait fait toute sa carrière dans une grosse boîte d'électricité et qui se contentait de bonheurs simples. Il ne s'intéressait pas à l'art, ni à la culture, ni à la politique, ni à la musique. Il aimait les marches militaires américaines parce que les hasards de la guerre l'avaient envoyé en Alabama pour devenir pilote de zingue. Et quand sa formation accélérée s'acheva, l'armistice fut signé... Bref, il resta un héros sans combat. Soldat anonyme passé entre les gouttes. De retour en France, il aurait pu continuer dans l'aviation. Il n'y avait plus de manche à balai disponible et il était allé vendre ses services ailleurs. Mais, ces dernières années, la maladie lui avait embrouillé la cage à souvenirs :

— Raconte-moi ta guerre, p'pa !

Je l'enregistrais avec un petit magnétophone numérique pour conserver ce qui pouvait être sauvé. Pourtant, ça se barrait déjà en déliquescence, sévère.

— Je livrais des armes à la Résistance dans le métro. Oui, je me souviens. Après on a bombardé Berlin, et Moscou aussi...

Dans ses rêves. Bien sûr, il n'avait jamais mis le pied

dans un réseau de résistants. Il était rentré en France en 45 lorsque tout était déjà fini, plié, libéré, nettoyé. Totalement *alzheimerisé*, il ne mentait pas. C'était juste de la bouillie de souvenirs, de la mélasse à réminiscence. Je pensais bien qu'à son âge, cela faisait partie de la logique du destin. On vivait plus vieux de nos jours et donc ils étaient plus nombreux à virer bredins du cerveau alors que leur palpitant jouait les prolongations. Au café du commerce, on disait qu'ils devenaient des légumes. Je n'aimais pas cette métaphore. Mon paternel n'avait jamais été une endive ou un poireau. Mais, pour sûr, il s'asséchait et se ratatinait. Un pruneau au soleil. Ma mère s'inquiétait :

— On doit le faire manger, parce que les infirmières n'ont pas le temps de s'occuper de tout le monde...

Oui, mais ses neurones en grève refusaient obstinément de mettre en marche la machine à mastiquer et à déglutir. Je lui glissais des petites cuillères de compte de pommes dans le ciboire :

— Avale, p'pa !

Rien à faire. Pire qu'un mioche. Je lui collais un bavoir autour du cou qui servait de piste d'atterrissage à bouffe. Parfois Lizbeth nous suivait. Avec la discrétion des femmes vietnamiennes. Ma compagne descendait par une moitié des empereurs du Siam et par l'autre d'un militaire gascon mort au champ d'honneur au moment de la débâcle indochinoise des années soixante-dix. Que faisait son père là-bas alors que l'armée française avait mis les voiles depuis longtemps, cédant la place à une génération de G.I's embourbés dans le cannabis, la musique rock et l'odeur du sang ? On n'avait jamais su. Peut-être du renseignement ? Des missions occultes ? En tout cas, ça

s'était soldé pour lui par une bastos en pleine poire et une fin de parcours dans un fossé glauque, à côté d'une rivière où poussaient des lis d'eau. Pas comme mon paternel qui mourait à petit feu. J'avais des projets pour nous :

— Un jour, on ira voir la tombe de ton père à Saïgon.

— Je ne suis pas près de t'emmener là-bas. J'ai encore de la famille au Vietnam et ils sont très pratiquants... J'irai seule et tu en profiteras pour écrire un nouveau roman policier...

L'écriture, ça me connaissait. Je produisais des polars comme on pisse des bocks de bière. Pas de quoi rouler en Jaguar, mais ça nous faisait vivoter. Avec le salaire de Lizbeth en plus, on ne s'en tirait pas trop mal. Je l'aimais, mais je pouvais toujours en aimer d'autres. Adolescent, j'étais tombé amoureux tellement de fois que j'avais renoncé à en assumer la comptabilité. C'était encore du domaine du possible. Fallait pas me pousser du sentiment pour me transformer en chèvre de monsieur Seguin. Quoiqu'avec la ronde des annuités, tout cela s'était sacrément tassé. Parfois, je pensais bien même que c'était une affaire réglée et que l'armoire était bouclée à double tour. Un profil d'artichaut. Voilà qui évoquait mon patronyme breton : Queffelec. Mais je signalais mes bouquins du pseudonyme d'Adrian Hope parce qu'un autre Queffelec s'était mis sur le marché du commerce des mots avant moi et m'avait savonné la planche, me privant de l'utilisation de mon nom. Ce salaud écrivait comme un Dieu et avait même décroché le Goncourt. Un vrai breton passionné de mer et de bateaux. Moi, je n'avais jamais pu poser le pied sur une dunette sans m'arrimer au bastingage pour dégueuler tripes et boyaux. C'est dire. D'ailleurs, nous vivions dans le Sud-Ouest,

à des kilomètres de l'océan.

— Je ferais bien un voyage en Asie, pourtant.

— Tu ne peux pas laisser ta mère seule avec ton père en ce moment...

J'avais follement glissé en amour avec Lizbeth comme avec les autres. Mais c'était la seule femme avec qui j'avais eu tardivement envie de pondre des gosses. Ça devait bien signifier quelque chose que je ne regardais pas trop en face. Une perspective comme quoi elle aurait été la femme de ma vie. Pensée à laquelle je me refusais obstinément d'adhérer. Toujours pour cultiver l'illusion de la liberté alors que nos semelles étaient poissées de chewing-gum dès la naissance. Mais on les avait faits, ces deux mioches qui depuis s'étaient tirés de la casbah et globe-trottaient dans des pays incertains. Notre fille quelque part en Amérique du Sud et notre fils dans un studio de dessin en Asie. Ils nous *skypaient* pour nous raconter leurs vies, mais ça ne les faisait pas revenir au bercail.

— Mes enfants me manquent, se plaignait Lizbeth.

— Alors, partons !

— Tu dois t'occuper de ta mère...

Ce n'était pas de la morale. Et j'étais loin de penser que quelques semaines plus tard je ferai un autre genre de voyage avec une certaine Clara Weiss. Mon paternel se barrait de la vie et il me fallait l'accompagner. Lui tenir la main. Être là au moment du grand saut. Agir comme un bon fils, parce qu'il avait été un bon père. Et je devais ça aussi à ma vieille.

— Heureusement que je t'ai, disait-elle.

Je détestais ce genre de compliment. Mon dabe n'avait jamais essayé de se barrer de l'hosto. Jamais. Ça aurait été

l'enfer si on l'avait su fugitif en puissance. Au moins, il nous épargnait cette flétrissure de l'âme, cette souillure d'ignominie. De penser que ses proches l'avaient planté en pleine jungle sans même un canif en poche. Mais non. Pas la moindre tentative d'évasion. Il avait abdiqué son droit à l'autodétermination. Le cabinet des prises de décision était fermé à double tour. Il ne demandait plus rien, même pas à mettre les voiles. Je me posais des questions :

— Tu crois qu'il a conscience d'être enfermé ?

— Il ne bouge pas de son fauteuil, répondait ma mère.

On restait des heures, assis à côté de lui à lui tenir la paluche. On continuait à lui montrer des enfilades de clichés de famille. Des argentiques jaunies à la cuisson du temps. Des portraits oxydés qui racontaient chacun une histoire, une remembrance de tendresse, une relique de sentiment, un stigmaté d'émotion. Mais il ne focalisait plus du tout et son regard faisait le point ailleurs. Quelque part dans le vide. On lui parlait de sa vie, de toutes les graines qu'il avait semées et dont il ne pouvait plus moissonner les récoltes. On avait beau tourner la manivelle, le moteur ne démarrait plus. On repartait comme des péteurs, emmouscaillés de l'affection, limite gênés de lui fausser compagnie et de le laisser croupir dans son marigot fétide. Même si c'était nettoyé au jus de pin des Landes et à la Javel parfumée, ça sentait la malemort.

Il était en train de crever et je ne pouvais rien y faire. Même pas lui dire des mots d'adieu pour ne pas admettre le fatidique.

Avec Clara Weiss, rien ne serait pareil. On allait jacter, échanger, discuter. On allait vivre d'incroyables moments.

Mais mon brave homme de père avait largué la boîte à communiquer depuis longtemps. Il sous-marinaït en solitaire dans les abîmes de ses dernières calendes. Un passeur l'attendait sur les bords du Lethé en sirotant de la petite bière.

Lizbeth et moi avions assumé notre taf de géniteurs avec enthousiasme, même si nous avions mis du temps à nous décider. Maintenant tout ça ne nous appartenait plus. Elle donnait des cours de Français, sculptait ou s'occupait de ses hibiscus et j'alignais des kilomètres de palpitantes balivernes pour étancher la soif de mes lecteurs. Pendant qu'elle arrosait ses plantes, je pissais des chapitres et ça nous allait très bien. Des polars torchés à l'emporte-pièce que je pondais à la cadence de quatre par an. Régulier comme un coucou suisse pour le plus grand bonheur de Sarah Landowski, mon éditrice. Je voyais ma prose s'étirer dans les rayons Poche des supermarchés. De la littérature pas bien noble, mais qui me nourrissait. Avant d'en arriver là, j'avais souqué ferme dans des eaux instables exerçant mille métiers, dont certains palpitants et d'autres carrément alimentaires comme l'épluchage de patates dans les arrière-salles de restos ou la vente de fringues dans des drugstores. Mais c'était déjà du très lointain passé. Et puis je vivais depuis plus de vingt piges avec Lizbeth. La maladie de mon dabe avait resserré des ficelles entre nous. Peut-être avait-elle ressenti le froid qui me pelait l'intérieur au fur et à mesure que mon père laissait fondre sa banquise et foutait le camp sur son iceberg. En tout cas, elle était chouette et prévenante, s'inquiétait du sort de ma vieille et balayait tant qu'elle pouvait devant notre route semée de cailloux. Parce que cette pérégrination, on la faisait à deux, ma mère

et moi. Une affaire de famille en quelque sorte. Avec de sacrés mauvais moments, comme ce matin où on l'avait retrouvé avec de la merde plein la bouche. On n'avait jamais su d'où il la sortait parce que ses caleçons étaient propres, mais on voyait bien où il se l'était enfournée. On lui avait décrassé les trous de nez au coton-tige et nettoyé la langue comme on avait pu. Je voulais aligner les infirmières contre un mur et les cisailer à la mitrailleuse lourde. Mais dans un flash de lucidité, j'avais compris qu'elles n'y étaient pour rien. Et que faute de lui coller une nounou à plein temps en guise de caméra de surveillance, on ne pouvait échapper à ce genre d'aléas.

— Ça arrive de temps en temps, avait marmonné l'infirmière.

Elle avait des relents d'œufs de poule dans l'haleine et du crottin de cheval sous les semelles. Elles étaient nombreuses : des petites, des grosses, des plates aux joues rouges qui le manipulaient comme un mécano rouillé. Sans trop faire gaffe, parce que les journées n'étaient pas finies et qu'il y avait tant à nettoyer. Déminer les couloirs de leurs détritits à grandes lampées de serpillières. Parfois, je surprénais des conversations anodines, mais qui en disaient long :

— Faites un effort, m'sieur Queffelec, redressez-vous...

Il ne répondait pas.

— Levez-les bras qu'on vous l'enlève ce marcel où vous avez tout rendu dessus. C'est pas bien de recracher sa compote de pommes.

— Oh ! merde, Julie, t'as vu comme il a salopé les draps, ce con !

Tu penses. Le respect ne pesait pas lourd contre dix grammes de vomi pas mâché.

J'avais décidé d'être là jusqu'au bout. Je voulais lui tenir la main au moment de sa mort. L'accompagner dans son ultime voyage. Crapahuter avec lui sur ce chemin désertique avant de lui lâcher la paluche et de le regarder s'envoler dans le ciel. Oui, mais impossible d'être présent vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Sur Terre, la vie vous rappelle méchamment à l'ordre. On a des devoirs et des obligations. Le boulot, la bouffe, les courses, la vie de famille.

Ma vieille restait debout et se trottait le kilomètre quotidien à pinces pour le voir déchéer. C'était le Titanic en version ralentie. Le *king de son World* s'enfonçait dans les eaux froides de l'immobilité, aussi raide qu'un bouchot. Elle s'accrochait comme une arapède, mais supputait déjà que c'était perdu d'avance. J'essayais de colmater les brèches :

— Le père d'un de mes copains est resté dix ans en service Alzheimer...

— Tu crois que ça peut durer si longtemps ? J'aurais pu le garder un peu plus avec moi...

Elle savait tout de même qu'elle n'aurait pas tenu parce que, sur la fin, il lui pompait tout l'oxygène et la lumière aussi. Au bord de l'asphyxie qu'il l'avait mise, ma mère. À deux plombs de l'après-midi, il descendait tous les volets de l'appartement comme on ferme le couvercle d'un cercueil. Quand je passais après la sieste, c'était la *noche* en plein jour. Elle mécaniquait des aiguilles, sous la lumière d'une ampoule électrique jaunâtre et engloutissait des pelotes de laine pour pondre des fumeuses ou des grenouillères pour ses arrière-petites-filles. Sombres années.

— T'as fait ce qu'il fallait, m'man.

— Je ne sais pas, mon grand...

Elle m'appelait « son grand » rapport à ma taille et pas à mon âge. J'en crevais de voir mon enfance se tirer, même si ça faisait une tripotée de piges que je ne pouvais plus courir le cent mètres. Moi aussi, je commençais à refouler de la jeunesse. Je n'avais pas encore muté en peau de dinosaure, mais j'avais bien perdu le velours du bel âge.

Comment ça s'était fini ? Pas joli joli. Il ne jactait plus, n'avalait plus, ne bougeait plus. Fallait lui changer sa couche, parce que tout foutait le camp dans tous les sens. Il était tombé de son fauteuil, on se demandait comment. On l'avait brancardé direction l'hôpital, le vrai. Celui des urgences et des bistouris. Mais ils l'avaient renvoyé fissa, arguant que c'était pas réparable et que, faites pas chier, on ne pouvait pas mobiliser un grabat pour une cause perdue. Quelle époque !

— Il n'y a rien à faire.

— On va simplement le changer de chambre et de service, avait ordonné le docteur.

Avec Clara Weiss, ça serait une autre histoire. Mais en tournures de destin, en virages conditionnels et en fourches de chemins, j'aurais pu ne jamais la rencontrer celle-là. La route en impasse de mon père allait me mener droit sur sa trajectoire. Et je ne le savais même pas.

Je raccompagnais ma mère chez elle, dans son quotidien de veuve en sursis. Elle avait pris sa place devant la télé, comme si se mouler dans son absence le rendait plus présent. Mais fallait s'y faire. Il ne reviendrait plus, c'était acté. Elle tournait ses activités en boucle : lessive et repassage, ménage et épiluchage. Une bonne soupe de

légumes et ce verre de vin à côté du sien qu'elle n'avait plus à remplir. Et son rond de serviette qui orphelinait dans la corbeille à pain. Et son dico des mots croisés qu'il n'avait plus ouvert depuis perpète. Et ses chaussures de ville alignées à la parade dans le placard de l'entrée qui ne prendraient plus jamais son pied. Elle devait bien lâcher les vannes le soir seule dans son pieu qui n'était plus climatisé bizona. Plus de calories à partager, de bisou échangé avant l'éclipse du sommeil. Seule sous la couette.

Quinze longs jours d'agonie, et, comme un con, je pensais toujours qu'il allait s'en remettre. Qu'il se relèverait. Qu'il recommencerait à becqueter parce que ça devait être une putain de longue maladie. Et ça faisait à peine six mois qu'il créchait dans le gourbi des oublieux auquel on avait fini par s'habituer. C'était rentré dans nos mœurs de le visiter tous les deux ou trois jours. On se fait à tout, même aux pires turpitudes. Mais ça ne marche pas comme ça.

— Tu as pris sur ton temps de travail pour m'accompagner.

— Mais, m'man, c'est pour voir papa...

Donc, à un moment donné, on l'a changé d'étage. Du rez-de-chaussée, il est passé au second. On l'a transféré de sa coquette chambre de résidant Alzheimer à une autre médicalisée. Cette fois, c'était le couloir de la mort. L'antichambre du blanc tunnel. On l'espérait calme, mais impossible de le faire tenir sur son pieu. Il s'enroulait dans le câble de sa perfusion comme une poisaille entortillée dans un filin, et ça se terminait immanquablement par terre. En désespoir de cause, les soignantes avaient balancé le matelas sur le sol et mon dabe avec.

Mais là encore, il n'était pas à l'abri des fastidiosités et se prenait régulièrement sur le coin de la gueule le support de son goutte-à-goutte. On s'asseyait sur des petits tabourets bas lorsqu'on allait le voir. Il se desséchait, se racornissait, se flétrissait, se fripait. De la vieille peau bleuie sur de vieux os et cette bouche qui réclamait encore sa part d'oxygène, ultime réflexe de survie quand toutes les alarmes virent au rouge. Je ne voulais pas y croire, mais j'avais la vérité toute nue sous les yeux. Mon père était en train de crever et je ne pouvais rien y faire. Il était mort un 31 décembre à huit heures du matin et je n'étais pas là. Non, je n'étais pas là. L'infirmière m'avait appelé :

— Il faudrait que vous veniez rapidement...

— C'est grave ?

— C'est fini. Vous pouvez prévenir votre mère ?

J'avais tapé du poing sur la table. Je m'en voulais de ne pas lui avoir tenu la main au moment où il exhalait sa dernière bouffée d'oxygène et baissait le rideau façon définitive avec fermeture du théâtre à la clé. J'étais impardonnable. Mais c'était comme ça dans nos sociétés modernes. On ne veillait plus le mourant à la maison, à la lueur des chandelles. On n'avait plus le droit de tuer les animaux en dehors de l'abattoir. Les vieux à l'hosto aseptisé. Alors j'étais tout de même allé lui causer une dernière fois, ce matin-là, pour lui dire des choses qui relevaient de l'intime. J'avais dû lâcher tout ce que je ne pouvais pas lui balancer de son vivant, parce que ç'aurait été admettre qu'il allait crever.

Ensuite, j'avais promené ma mère de mairie en croque-mort, de cercueil en formalités. On avait vidé sa chambre et rempli le cimetière. On avait un peu glosé

sur sa tombe. La famille était venue, les amis aussi. Il ne s'était mis mal avec personne. Il n'y avait que du bon chez cet homme-là. On l'avait tout de suite regretté et on le regrette encore.

Et puis il avait fallu tourner la page. Quelques semaines plus tard, j'ai proposé à ma vieille de l'emmener faire une cure, assez loin, dans un de ces pays de l'est des Alpes. Pour lui changer les idées et la repositionner sur d'autres rails. Elle a dit « oui ». Lizbeth a ajouté « ça vous fera du bien à tous les deux ». On a largué les amarres. Sans le savoir, on filait vers Clara Weiss.

Deux trop longues journées de voyage m'avaient fichu les nerfs en pelote. Pour arriver à Maurenberg, nous avions dû changer trois fois de train avec des attentes à n'en plus finir. Ma seule consolation était de voir que mes livres tournaient sur des quais de gare, même en Suisse. Mon pseudo s'étalait en couverture : Adrian Hope. Et j'en tirais un certain orgueil. On en trouvait jusqu'ici. C'était donc que ça se vendait bien. Sarah Landowski, mon éditrice – avec qui j'avais couché une fois lors d'une soirée parisienne où nous nous étions un peu oubliés, mais je ne pouvais pas la qualifier pour autant de « maîtresse » – effectuait des virements de blé sur mon compte tous les trois mois. Je ne me souciais pas d'affaires de fric.

Ma mère répétait sans arrêt que, sans moi, elle n'aurait jamais eu le courage de partir. En toute autre circonstance, j'aurais coupé court à ses lamentations. Danser autour de son nombril en poussant des youyous et en écopant des Kleenex n'était pas le genre de la maison. Mais elle était fragile et je n'allais pas déceimment lui secouer le prunier. On avait raté une correspondance parce qu'on avait mis trop de temps à descendre du wagon, à réunir les valises et à chercher le quai suivant. Je devais m'y

faire : pas question de foncer avec elle. Elle avançait à petits pas lents, pas sûre d'elle-même pour deux ronds, toujours encline à se casser la gueule. Je pressentais qu'un de ces quatre elle finirait le crâne fracassé sur un bord de trottoir ou le col du fémur explosé. Et, dans un cas comme dans l'autre, ça ne me faisait pas plaisir. Alors j'évitais de la bousculer, même si ma nature me poussait au galop rapide et majestueux plutôt qu'à la trottinette avec roues de sécurité.

On s'était mis en transit dans un petit hôtel de Zurich où on avait clapé de la fondue savoyarde copieusement arrosée de vin blanc pour ma part. La conversation revenait sans cesse sur mon père et ma mère ressassait sa culpabilité. Avait-elle pris les bonnes décisions ? Avait-elle été une épouse exemplaire ? Aurait-elle dû le garder auprès d'elle encore quelques mois ? Je m'employais à déminer toutes ses interrogations qui pouvaient lui exploser à la figure à tout moment. Aurait-elle pété un plomb à force de se torturer les méninges ? Je la ramenais dans les eaux tout aussi agitées de la réalité, mais pour d'autres motifs : le vin pas très frais, les toilettes sur le palier de nos chambres, les télévisions qui ne diffusaient que des chaînes en allemand ou en italien. C'était quoi ce galetas où le français n'avait pas droit de cité ? Je pestais sur ci ou sur ça pour l'empêcher de se faire du mal. En appuyant sur la pédale de ma contrariété, je savais qu'elle oublierait un peu le père pour s'occuper du fils. Cette stratégie fonctionna à merveille. En fin de soirée, nous crachions sur toute la Suisse et ses habitants réunis, mais elle ne s'enfonçait plus dans ses états d'âme comme dans du sable mouvant. Je devais lui garder la tête hors de l'eau, c'était mon job, ma tâche, mon devoir. Et je

m'en acquittais avec beaucoup de conscience. Limite professionnel.

Depuis la mort de mon paternel, je la traînais chez le cardiologue lorsqu'elle avait des vertiges, chez l'ophtalmo parce que sa vue baissait, chez l'ORL pour faire changer ses appareils auditifs défaillants, chez le kiné parce qu'elle souffrait de divers rhumatismes. La mécanique se déglinguait et c'était notre lot à tous. Mais compte tenu de son âge, ça commençait à merder autant au niveau de la carrosserie que du moteur. Cette escapade avait pour but de remettre un peu d'huile dans ses rouages. Et je pensais que de se faire tripoter par des masseurs, de traîner dans des bains de kaolin ou de passer à la douche au jet serait tout bénéf pour sa santé et inverserait la courbe de son moral.

Nous avions donc fini par débarquer dans ce village du bout du monde, encaissé dans une sombre vallée où le soleil ne se manifestait qu'en fin de matinée pour disparaître aussi vite en début d'après-midi. Seuls les deux flancs de montagne jouissaient alternativement d'une belle luminosité. Un spectacle plutôt grandiose dont nous profitions comme si nous étions cloîtrés au fin fond d'une salle de cinéma plongée dans l'obscurité.

Trois courtes semaines. Voilà ce qu'on s'offrait, ma vieille et moi. Une parenthèse pour se refaire une santé. Un petit coup d'air frais dans les bronches. Je n'étais que son valet servant.

— Pourquoi ne pas t'inscrire au centre, toi aussi ? Ça te ferait le plus grand bien...

Avais-je une tête à m'abandonner entre des mains expertes ? Croyait-elle que j'irais jusqu'à me ridiculiser à poil contre un mur sous le jet puissant d'une matrone

en tablier de guerrière ? Très peu pour moi, merci. Je me réjouissais à l'idée d'être libéré de toute obligation, fût-elle maquillée sous l'appellation de « soins de bien-être ». À d'autres. Le panneau *Neue Jugend* qui rutilait au-dessus du porche du centre ne trompait personne. En tout cas, je ne tombais pas dans celui-là.

L'établissement paraissait particulièrement grand comparé à la taille du village. Nous créchions dans un hôtel assez luxueux, à deux pas de là. Deux chambres contiguës partageant une terrasse commune avec vue imprenable sur les sommets enneigés. De la carte postale en trois dimensions. Dès notre arrivée, ma mère avait pris ses marques. Elle s'était cogné les formalités sans rechigner, parce qu'il y avait un peu d'argent à récupérer sur les remboursements de la sécu, même si tout ça ne se passait pas dans l'hexagone. J'avais toujours admiré son sens de l'organisation. Elle me prouvait que, même affaiblie et malgré le grand coup que la mort de mon dabe lui avait asséné sur la calebasse, elle restait alerte et maîtresse d'elle-même. Dès le premier jour, je l'avais accompagnée pour ses démarches administratives. Les hôtessees ne jactaient pas trop bien dans la langue de Molière et s'exprimaient avec un fort accent teutonique. Elles s'efforçaient de se faire comprendre et redoublaient donc d'une obséquieuse amabilité. Le programme était chargé pour ma vieille. Elle n'aurait pas le temps de se laisser dériver dans la nostalgie.

Nous eûmes droit à une visite en règle de toute la partie thermale du centre. Je m'en tamponnais comme de ma première chemise et pendant que ma mère s'extasiait devant la modernité des installations, je lâchais des « ah ! oui, très bien », et autres « très joli » ou encore « ah ! vous

utilisez aussi la luminothérapie ? » Je me foutais complètement de ces baignoires lumineuses, de ces parfums d'huiles essentielles, de ces massages au chocolat, à la pierre chaude ou au miel. Ils pouvaient bien se tartiner au fromage de chèvre ou au jus d'huîtres, ça me passait au-dessus de la tête. Je cherchais un coin peinarde où je pourrais lire pendant que ma mère suivrait sa cure. Et ce coin existait. Il s'agissait d'une rotonde dallée de marbre, doucement éclairée par un dôme translucide et dont les larges baies vitrées en courbes offraient un incroyable spectacle sur la nature environnante. L'endroit le plus serein où je pouvais m'isoler, me plonger dans mes lectures en sirotant du thé ou de la verveine. Une vraie vie d'ermite ou de vieux crouni dans le formol pendant trois semaines. Tout à fait ce dont j'avais besoin. C'était du moins ce que je pensais avant d'entendre parler de Clara Weiss.

Je notais qu'une autre partie du bâtiment n'était pas ouverte au public. J'en faisais la remarque à notre hôtesse d'accueil, une brunette en blouse blanche qui ne devait pas dépasser le mètre cinquante et qui était si mince qu'on l'aurait plutôt supposée sur les bancs de l'école à sucer un stylo qu'au boulot en guide attentionnée. Elle m'expliqua en jargon approximatif que cette zone était celle de l'hôpital où l'on traitait d'affections ayant plus ou moins trait aux diverses variantes des rhumatismes et polyarthrites. Autant de sujets dont je me contrefichais totalement, n'ayant jamais eu d'autre souci dans ma vie que celui de me débarrasser d'une hernie discale une dizaine d'années plus tôt. Elle m'avait cassé en deux comme une vieille branche de sureau, mais après une intervention chirurgicale, j'étais ressorti flambant neuf, droit dans mes bottes. Je n'insistais pas.

Ma mère trottaient, s'extasiant devant chacun de ces équipements qui, pour le commun des mortels, auraient pu apparaître comme autant d'objets de tortures, mais dont le dessein était à coup sûr de retaper les organismes les plus éprouvés. Tout bien pesé, le lieu, le cadre, les aménagements et le personnel nous plaisaient. Je sentais qu'elle se regonflait comme une éponge trop sèche qui redécouvre les joies d'un robinet d'eau fraîche. Ma mauvaise humeur s'effiloçait et tout allait se passer pour le mieux.

Les premiers jours à Maurenberg furent donc conformes à nos attentes. J'accompagnais ma mère le matin pour sa cure. Je m'installais dans un de ces confortables fauteuils en osier, face à la montagne, et je bouquinais pendant trois heures. J'avais amené un paquet de livres avec moi. De quoi tenir la première semaine, car je bouffais toujours du papier comme un boulimique s'empiffre de pâtés ou de charcuteries. Principalement des nouvelles de Stefan Zweig parce que j'avais pensé que dans ce pays qui ressemblait à l'Autriche ou à la Hongrie, leur lecture prendrait une autre dimension. D'accord, j'écrivais des polars de seconde zone qui mêlaient de l'action, des scènes de cul et un poil d'humour, le tout sans ambition littéraire. Mais je restais amateur de belle prose. Et dans ce domaine, Zweig trônait en haut de ma liste. Pas tant pour son style classique que pour la finesse d'analyse de ses personnages et de leur psychologie. Je m'inclinais devant l'indicible, la classe, le raffinement. Je me figurais ce Zweig lors des réceptions de l'ambassadeur, en frac, petite moustache, le cheveu brillantiné, très Gatsby le magnifique. Puis je regardais mes vieilles fringues, ma propension à tacher mes futals, ma tignasse

amorphe et mes lunettes rondes et ça me déprimait. Un crapaud dans l'ornière. Je devais admettre que je ne faisais rien pour m'arranger. Je ne cherchais même pas à lutter contre ce début de bouée qui se dessinait autour de ma taille. Pour avoir été maigre durant toute mon adolescence, je me réjouissais presque de cette manifestation pondérale. J'avais un peu de bide. Et alors ? Je ne me détestais pas, mais je ne m'aimais pas non plus. Je pensais très idiotement que la beauté intérieure primait sur le reste jusqu'à ce qu'un de mes potes me dise que c'était un truc inventé par les moches pour se taper de jolies filles. J'oscillais donc entre un romantisme échevelé et un réalisme pragmatique. Quelles étaient mes vraies valeurs ? Sans doute la famille, puisque je me trouvais là avec ma mère et que nous tâchions de nous débarrasser des scories brûlantes qui nous trouaient sans cesse la couenne depuis que ce volcan éteint avait craché sa dernière gerbe de lave. La famille encore avec Lizbeth, compagne des hauts et des bas-fonds. Et nos gosses qui globe-trottaient, je ne savais où exactement.

Nous déjeunions à l'hôtel et, l'après-midi, je roupillais dans ma chambre pendant que ma vieille tapait le carton avec des copines qu'elle n'avait pas tardé à se faire. Des Françaises de sa génération, en cure comme elle. Bref, le club des mamies s'était constitué tout naturellement et je me réjouissais de la voir profiter un peu de la vie après les tourbillons nauséux et les angoisses coupables qui avaient fait son quotidien ces derniers mois. Elle respirait à nouveau et pouvait desserrer la corde qui nous liait lorsque nous avons dû escalader ensemble cette paroi de chagrin. Elle regagnait en assurance et s'éloignait

doucement de moi comme ces mêmes qui apprennent à flotter, qui vous lâchent la main et s'épanouissent en constatant qu'ils ne coulent pas à pic tel un morceau de gypse lancé dans l'eau saumâtre. Elle n'aurait pas nagé le cent mètres crawl façon Johnny Weissmuller, mais elle pouvait faire la planche et c'était déjà très bien.

On partait se promener dans le village, mais le tour était vite fait vu qu'il n'y avait qu'une seule rue. Et j'avais toujours eu une sainte horreur des balades à pinces. C'était pour moi le comble du temps perdu. Mais dès lors qu'il s'agissait de requinquer ma vieille, je me confortais dans l'idée que ce n'était pas des moments gâchés. De toute façon, impossible d'aller plus loin que les limites du bourg. La marche la fatiguait rapidement. Des affichettes proposaient des excursions guidées en pleine nature.

— Tu pourrais le faire, plutôt que de rester seul dans ta chambre, me conseillait-elle.

Même pas en rêve. Ma boîte à images interne était largement fournie en divagations variées et métaphores sublimes. Je ne ressentais nullement le besoin de faire des efforts physiques pour admirer un quelconque paysage alors que j'avais juste à fermer les châsses, étendu sur mon pieu pour qu'aussitôt le défilé s'anime. Et dans mon crâne, il ne s'agissait pas uniquement de cartes postales, mais d'improbables histoires de femmes, de plongées au cœur de la matière, de voyages en apesanteur, bref de rêves éveillés. Je possédais cette disposition à m'agiter du bulbe, à enfanter des pensées sautillantes, des coq-à-l'âne stupéfiants, des éjaculations fertiles qui faisaient de ma compagnie interne une baguenaude bien plus intéressante que la plus belle randonnée vers les cimes.

Donc, tout aurait pu se passer tranquillement, comme planifié d'avance. Trois semaines en roue libre avec Stefan Zweig, peut-être un peu de Louis-Ferdinand Céline ou de San Antonio et beaucoup de moi-même. J'avais ce qu'il fallait en réserve.

Mais un matin, un mec était venu se poser à côté de moi. Il avait tiré un vieux tabouret pour s'asseoir près de mon fauteuil. Il commença à me parler sans me demander la permission. Je m'étais dit : « Merde, qui s'apprête à me faire chier alors que je suis si bien, seul dans mon coin ? Qui vient me déranger alors que je me désaltère dans le courant d'une onde pure ? Pourquoi trouble-t-il l'ordre imprescriptible des choses ? Qui est-il pour s'immiscer entre moi, mes lectures et mes méditations ? » J'avoue que je me sentais aussi réceptif qu'un oursin et aimable comme un vieil alcoolo à qui on veut vendre des actions d'une société de production d'eau minérale. Le gars portait une blouse blanche sur laquelle était brodé son nom en lettres cursives de fil rouge : « Dr Gerhardt ». J'avais alors pensé qu'il allait m'entretenir de ma mère et je m'étais composé vite fait une façade respectable, tentant d'effacer le profond désagrément dans lequel son approche me plongeait déjà.

Il attaqua par un « Je ne vous dérange pas, j'espère ? », sorte de préambule destiné à éloigner les ondes négatives que je devais émettre à forte intensité. Comme je ne répondais pas assez vite, il enchaîna rapidement, ne me laissant pas l'opportunité de le rembarrer.

— Je viens vous entretenir d'un sujet délicat...

Je supposais toujours qu'il voulait me parler de ma vieille et je me mis à échafauder une série d'hypothèses qui passèrent immédiatement à la trappe lorsqu'il

ajouta : « Nous aurions besoin de votre collaboration, monsieur Hope ». C'était comme un coup de gong dans mon caberlot. « Monsieur Hope » avait-il dit. Comment pouvait-il connaître mon pseudonyme d'écrivain alors que nous étions descendus dans ce bled sous notre nom de famille régulier et dûment adoubé par l'administration, à savoir « Queffelec » ? Je posai mon livre et je me redressai avec des yeux de merlan et la bouche tombante. J'avais l'air d'un poisson sur l'herbe en recherche d'oxygène.

— Vous devez faire erreur, affirmai-je.

— Je ne crois pas, insista-t-il. Vous êtes bien Adrian Hope, l'auteur de romans policiers ?

J'acquiesçai, fortement intrigué. C'était bien moi. M'avait-il déjà lu ?

— Je ne doute pas que ma démarche puisse vous paraître curieuse. Mais je vous demande d'y prêter attention avec le plus grand sérieux...

Le sérieux était d'ailleurs ce qui caractérisait tout son personnage. Un gars imposant, sûr de lui et rassurant, frisant la cinquantaine et devant qui on n'aurait pas hésité à débaler son cancer ou ses maladies vénériennes. Il inspirait confiance et, par esprit de contradiction, je me méfiais toujours de ce genre d'individu. Je restais prudemment sur la réserve, le laissant débiter ce que je pensais être son boniment.

— Comme vous l'avez peut-être constaté, nous hébergeons plusieurs services dans cet établissement. Il y a des curistes, des soins de remise en forme, mais aussi un hôpital dans lequel nous traitons diverses pathologies. Je m'occupe en particulier des personnes en fin de vie. Savez-vous, monsieur Hope, que notre législation nous

autorise à accompagner dans leur entreprise ceux qui ont choisi de mettre un terme à leurs souffrances tant qu'ils peuvent le faire en pleine conscience ?

Je calai sur cette dernière phrase.

— Vous voulez dire que vous aidez les gens à se suicider ?

Il ne fallait pas me pousser de la jugeote ni circonvoluer autour du pot. Il était venu me parler de ces gonzes qui faisaient un ultime bout de chemin en ayant clairement décidé que la route s'arrêtait là et qu'elle n'irait pas plus loin. De ceux qui réclamaient le droit à l'auto-destruction sans attendre que la maladie les transformât en légumes ou en loques humaines. Je ne m'étais pas douté une seconde en mettant le pied à Maurenberg qu'à côté du centre de remise en forme, s'en trouvait un autre de mise en bière. Mais, aussi surprenant qu'il fût, je ne voyais pas en quoi cela me concernait. Y avait-il erreur sur la personne ? Pensait-il que j'étais venu accompagner ma mère dans le but de l'envoyer *ad patres* ? S'imaginait-il qu'elle ou moi avions des velléités de quitter ce bas monde avant l'heure annoncée ? Si c'était le cas, il se gourait sur toute la ligne. Et je m'apprêtais à le lui faire savoir mais, encore une fois, il me devança :

— Il y a, dit-il, dans cet établissement, une personne qui est une de vos lectrices. Elle vous a remarqué et souhaiterait que vous soyez son accompagnateur pour ses derniers moments de vie. Elle s'appelle Clara Weiss...



Jean-Louis Le Breton a une longue carrière dans le journalisme et dans la communication. Il dirige depuis une dizaine d'années un magazine régional du Sud-Ouest. Il est également l'auteur de plusieurs pièces de théâtre et d'une série de romans policiers.

Le libre choix de Clara Weiss

Jean-Louis Le Breton

Après le décès de son père, Adrian Hope, auteur de polars, emmène sa mère en cure au centre de remise en forme de Maurenberg. L'hôpital qui jouxte le centre est spécialisé dans l'accompagnement des personnes incurables. On vient à Maurenberg pour se suicider dans la dignité. Lorsqu'un médecin lui propose d'être, pour une semaine, l'accompagnateur d'une jeune femme qui souhaite mettre fin à ses jours, Adrian Hope est tenté par cette expérience. D'autant que cette jeune femme est l'une de ses lectrices... Mais ces huit jours vont bouleverser sa vie.

Pour ou contre le suicide assisté ?

Ce roman peut vous faire changer d'avis !



19,50 €

